

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

**PIERRE JACCARD**

PRÉSIDENT DE L'ÉCOLE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

# **HISTOIRE SOCIALE DU TRAVAIL DE L'ANTIQUITÉ A NOS JOURS**

LE TRAVAIL DANS LES SOCIÉTÉS ARCHAÏQUES. — L'ÉGYPTÉ ET L'INDE.  
LA CRISE DU TRAVAIL ANTIQUE ET L'ÉCHEC DE LA CIVILISATION  
GRÉCO-LATINE. — L'OCCIDENT A LA RECHERCHE D'UNE JUSTE ATTITUDE  
A L'ÉGARD DU TRAVAIL. — LE MOYEN ÂGE ET LA FIN DE L'ANCIEN  
RÉGIME. — LES NOUVELLES CONDITIONS DU TRAVAIL INDUSTRIEL. —  
L'IDÉE DE DROIT AU TRAVAIL. — L'AMBIGUÏTÉ DE LA MORALE  
BOURGEOISE DU TRAVAIL. — LA CRISE DU TRAVAIL MODERNE.  
JOIE ET PEINE DANS LE TRAVAIL.



**PAYOT, PARIS**



A LA MÊME LIBRAIRIE

---

- Albert-Sorel** (Jean), ancien président de la Société des études historiques : *Le destin de l'Europe*. De l'Europe de Rome à l'Europe contemporaine.
- Angas** (L. L. B.) : *Placements rationnels et spéculation raisonnée* (Investment for appreciation). Préviation des mouvements de cours des valeurs. Technique de valorisation des portefeuilles.
- Bonnet** (Colonel Gabriel), ancien professeur au Centre de préparation à l'École supérieure de guerre : *Les guerres insurrectionnelles et révolutionnaires, de l'antiquité à nos jours*.
- Bouthoul** (Gaston), vice-président de l'Institut international de sociologie  
*Traité de sociologie*. Première partie : *Sociologie statique*.  
— *Traité de sociologie*. Deuxième partie : *Sociologie dynamique*.  
— *Les guerres. Eléments de polémologie*.  
— *La surpopulation dans le monde*.
- Gille** (Bertrand) : *Histoire économique et sociale de la Russie, du moyen âge au XX<sup>e</sup> siècle*.
- Keynes** (J. M.), professeur à l'Université de Cambridge : *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*.
- Landry** (Adolphe), président de l'Union internationale pour l'étude scientifique de la population : *Traité de démographie*.
- Maillet** (J.), professeur à la Faculté de droit de Grenoble : *Histoire générale des faits économiques, des origines au xx<sup>e</sup> siècle*.
- Mosca** (G.), ancien professeur à l'Université de Rome : *Histoire des doctrines politiques, depuis l'antiquité*. Nouvelle édition complétée par G. Bouthoul, vice-président de l'Institut international de sociologie : *Les doctrines politiques depuis 1914*.
- Pöhl** (W.) : *La suggestion, sa nature, ses formes fondamentales*.
- Schmitthenner** (Dr H.), professeur à l'Université Philippe (Marbourg) : *Les espèces vitales et le conflit des civilisations*.
- Schumpeter** (Joseph), professeur d'économie politique à l'Université Harvard : *Capitalisme, socialisme et démocratie*.
- Sinclair** (T. A.), professeur à la Queen's University de Belfast : *Histoire de la pensée politique grecque*.
- Sprott** (W. J. H.), professeur à l'Université de Nottingham : *Psychologie sociale*.
- Trevelyan** (G. M.), professeur à l'Université de Cambridge : *Histoire sociale de l'Angleterre, du moyen âge à nos jours*.
-

32

N

PIERRE JAILLARD  
LE MOUVEMENT OUVRIER EN FRANCE  
1830-1914  
PARIS, 1914

# HISTOIRE SOCIALE DU TRAVAIL

9635

8° R  
62103

DU MÊME AUTEUR — A LA MÊME LIBRAIRIE

---

## POLITIQUE DE L'EMPLOI ET DE L'ÉDUCATION

L'agriculture et l'industrie. Les services publics et privés. Les carrières intellectuelles. Orientation et formation professionnelles. L'évolution probable de l'emploi. La tradition des humanités et l'idée de droit à l'éducation. L'enseignement secondaire et supérieur aux Etats-Unis, en Europe et en Union Soviétique. L'origine sociale des étudiants. La réforme des études. Le but de l'éducation.

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Politique et Economique*.

---

« Un livre utile, fortement et longuement pensé, d'une documentation sûre, et qui sera indispensable à ceux qui doivent connaître les données essentielles du grand drame que traverse aujourd'hui l'enseignement en France et dans le monde. »

*Population.*

« L'auteur insiste sur la nécessité de reviser la politique traditionnelle de l'Europe occidentale en matière d'enseignement, pour éviter une grave pénurie d'ingénieurs et de techniciens. »

*Revue française de science politique.*

« C'est un ouvrage de grande valeur que nous donne le professeur Jaccard. Il s'adresse aussi bien aux économistes qu'aux éducateurs et à tous ceux qui s'intéressent aux grands problèmes de notre temps. »

*Revue des sciences économiques, Liège.*

« Il est rare que le livre d'un sociologue doublé d'un économiste se lise d'un seul trait... M. Jaccard est arrivé à ce tour de force. C'est qu'il donne en 250 pages une analyse de la situation économique des principaux pays du monde, suivie de prévisions relatives à leur évolution prochaine. L'auteur en tire les conséquences très précises, relatives à la politique de l'éducation. »

*L'Education Nationale.*

« Ce livre, fort bien documenté sur les problèmes fondamentaux et qui fait preuve de beaucoup de réalisme pour les résoudre, doit être lu et médité par tous ceux qui, dans les nations occidentales, sont soucieux de l'avenir de leurs enfants et de la prospérité et de la sécurité de leur pays. »

*Revue économique et sociale, Lausanne.*

« Un des problèmes les plus urgents qui se posent actuellement aux pays de l'Europe occidentale. »

*Revue suisse d'économie politique et de statistique.*

« Défendant avec chaleur une thèse séduisante, cet ouvrage pose des problèmes qui doivent retenir l'attention des sociologues, des pédagogues, et, encore plus, des « politiques ». »

*Les Etudes philosophiques.*

PIERRE JACCARD

PRÉSIDENT DE L'ÉCOLE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

---

# HISTOIRE SOCIALE DU TRAVAIL

## DE L'ANTIQUITÉ A NOS JOURS

LE TRAVAIL DANS LES SOCIÉTÉS ARCHAÏQUES. — L'ÉGYPTE ET L'INDE.  
LA CRISE DU TRAVAIL ANTIQUE ET L'ÉCHEC DE LA CIVILISATION  
GRÉCO-LATINE. — L'OCCIDENT A LA RECHERCHE D'UNE JUSTE ATTITUDE  
A L'ÉGARD DU TRAVAIL. — LE MOYEN AGE ET LA FIN DE L'ANCIEN  
RÉGIME. — LES NOUVELLES CONDITIONS DU TRAVAIL INDUSTRIEL.  
— L'IDÉE DE DROIT AU TRAVAIL. — L'AMBIGUÏTÉ DE LA MORALE  
BOURGEOISE DU TRAVAIL. — LA CRISE DU TRAVAIL MODERNE.  
JOIE ET PEINE DANS LE TRAVAIL.



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—  
1960

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays. © Copyright 1960, by Payot, Paris.



# HISTOIRE SOCIALE DU TRAVAIL

---

## INTRODUCTION

Travailler, ce n'est pas seulement produire des ouvrages, c'est donner du prix au temps.

Eugène DELACROIX  
*Journal*, 19 août 1858

Rien n'est plus passionnant que l'histoire du travail. C'est le destin même de l'homme et toute l'histoire de la civilisation, avec ses vicissitudes, ses épreuves et ses victoires, qui se révèlent dans la seule évocation des grandes périodes du développement humain : âges de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze, du fer, des métiers mécaniques. Il est significatif que les étapes principales de l'histoire de l'humanité portent les noms des instruments dont les hommes se sont servis pour chasser, se défendre et travailler. Le perfectionnement des armes et des outils a toujours été le point de départ de cycles nouveaux dans le déroulement des civilisations : chaque découverte a entraîné des renversements d'empires, des guerres, des révolutions, en même temps que des crises morales et sociales dont les anciens mythes ont conservé le souvenir.

A l'histoire des techniques nous ne ferons toutefois que des allusions rapides. Ce qui nous retiendra davantage, c'est le retentissement des inventions sur la pensée des hommes, ce sont les réflexions de ces derniers sur le sens et le but du travail, c'est l'histoire générale des idées sur le travail. Nous en donnerons une esquisse en faisant l'exposé des plus importantes conceptions philosophiques ou religieuses qui ont été formulées à ce sujet au cours des siècles et qui inspirent encore aujourd'hui le labeur humain.

Ce qu'il faut aussi rappeler, c'est l'écho que ces doctrines ont eu dans la vie des hommes, c'est l'histoire des relations humaines dans le travail. L'esclavage, le servage et l'organisation corporative, autrefois, la constitution du prolétariat ouvrier, l'essor du syndicalisme et l'affranchissement pro-

gressif des travailleurs sont des réalités historiques de premier plan. Nous croyons cependant que l'essentiel, en sociologie, n'est pas l'institution, qui reflète mal le destin de l'humanité. Ce qui importe, c'est l'idée que l'homme se fait de lui-même et de son activité. Nous ne craignons pas d'insister sur cet aspect méconnu de l'histoire du travail. Il y a invention, découverte, croissance économique et progrès social lorsque le labeur, autant de la main que de l'esprit, est honoré, mais la ruine est proche lorsque le travailleur est méprisé. A deux reprises, dans l'histoire du monde occidental, cette dernière éventualité s'est présentée : d'abord, à l'apogée de l'ère antique lorsque la généralisation de l'esclavage, favorisée par une orgueilleuse philosophie, a entraîné l'avilissement du travail des mains, puis, dès le début du siècle passé, lorsque le développement initial du machinisme a ruiné l'artisanat, abaissé l'ouvrier et discrédité l'intellectuel. La première de ces grandes crises du travail a été fatale à la civilisation antique, la seconde menace encore notre culture et notre liberté.

Toutefois, la hâte avec laquelle on recherche aujourd'hui ces instituteurs, ces maîtres de sciences, ces ingénieurs et ces savants que l'on a tant mésestimés et toujours plus mal payés dans les temps d'ivresse de la haute production industrielle, montre que la crise actuelle du travail pourra être surmontée. Nous arrivons à un tournant décisif de l'histoire du monde moderne. L'homme prend une revanche inattendue sur la machine qui l'écrasait. Comme l'avait bien dit Allan G. B. Fisher, en 1946, « le progrès économique est sans cesse retardé parce qu'on ne trouve jamais, en nombre suffisant, les gens ayant les connaissances et les qualifications nécessaires ». C'est pourquoi, depuis le 4 octobre 1957, jour où les Russes ont réussi à faire graviter leur premier sputnik dans l'espace, toutes les nations font le compte, non plus seulement de leurs ressources matérielles, mais aussi de leurs contingents présents et futurs d'hommes de science et de techniciens. On s'est persuadé trop longtemps que la prospérité de certains peuples venait des richesses naturelles dont ils ont pu disposer : cours d'eau, terres fertiles, mines et sources d'énergie. En réalité, ces biens de la nature — répartis moins inégalement qu'on ne l'a dit — n'ont pris de la valeur que par l'effort et l'ingéniosité de ceux qui ont su les exploiter. Il y a toujours correspondance entre le niveau de vie et le zèle au travail d'une population. Plus encore, c'est de la pensée que dépend le progrès économique et social. Ce qui fait la richesse d'une nation, c'est d'abord l'habileté de ses ouvriers, la com-

pétence de ses cadres et le génie de ses chercheurs. Une seule découverte peut déprécier un immense parc de machines et ruiner un pays trop sûr de sa prospérité. Dans l'industrie comme dans la guerre, l'avantage est à celui qui peut, à temps, sortir un modèle nouveau ou bénéficier d'une invention. L'avenir est aux instruits, qui sont la classe montante du xx<sup>e</sup> siècle. C'est pour cela que le problème de l'orientation et de la formation professionnelles devient aujourd'hui si important, à tous les échelons du travail humain, depuis celui de l'apprenti jusqu'à celui du savant de laboratoire. Nous avons cherché à le montrer dans notre ouvrage, *Politique de l'emploi et de l'éducation*, publié en 1957, ainsi que dans plusieurs études complémentaires, parues depuis lors (1).

Nous revenons maintenant à l'essentiel en rééditant, sous une forme plus étendue, un essai publié en 1951 à Lausanne, dans un cahier spécial de la revue *Economie* (2). Cet ouvrage intitulé *La Dignité du travail*, est depuis longtemps introuvable, n'ayant jamais été mis en librairie. Il avait été rédigé en 1948-49 aux États-Unis sur la seule base, à peu près, de notes personnelles. C'est en 1957 que nous avons pris connaissance des deux seules études antérieures et comparables à la nôtre, celle d'Adriano Tilgher, *Le Travail dans les mœurs et les doctrines*, traduite de l'italien en 1931, et celle de Pierre-Maxime Schuhl, *Machinisme et philosophie*, publiée en 1938. Nous avons tiré plusieurs citations et remarques de ces deux courts mais précieux essais, ainsi que d'autres ouvrages, anciens ou récents, que nous mentionnerons plus loin.

Une indication encore, avant d'entrer en matière. Le lecteur s'étonnera peut-être de ne trouver ici aucune définition du travail. Pourtant nous avons publié une longue notice à ce sujet, en 1951 (3). Reprendre cette analyse nous entraînerait trop loin. Nous rappellerons cependant que le travail

(1) Un vol. de 256 pages, « Bibliothèque politique et économique », Payot, Paris, 1957. « Deux aspects de la nouvelle crise de l'enseignement », *L'École libératrice*, Paris 1958, XXIII, p. 767 et 795 ; « Récession et chômage aux États-Unis », *Orientation et formation professionnelles*, Zurich, 1958, XLIII, p. 170 ; « La relève des cadres techniques et scientifiques en Suisse », *Revue universitaire suisse*, Zurich 1959, XXXII, p. 12, et *L'Éducation nationale*, Paris, 5 et 12 février 1959 ; « Perspectives actuelles de l'emploi », *L'Information au service du travail social*, XXVIII, 7-8, p. 83, Lausanne, juillet 1959,

(2) N° 12, in-4° de 106 pages, avec frontispice du graveur Aldo Patocchi, 8 hors-texte, dont deux en couleur, et 27 illustrations.

(3) « Note sur la psychologie du travail », *Revue économique et sociale*, Lausanne, IX, p. 149-163 (juillet 1951).

répond à trois besoins fondamentaux de notre nature : le besoin de subsister (fonction économique), de créer (fonction psychologique) et de collaborer (fonction sociale). Comme le jeu, la guerre ou l'amour, le travail est un comportement, une conduite dont chacun saisit clairement la nature, mais qu'il est très difficile de définir. Dans quelle mesure est-il commun à l'homme et à l'animal ? Ce dernier se sert-il vraiment d'outils, comme l'affirme la biologiste Andrée Tétry (1) ? A partir de quel âge l'enfant se met-il à travailler ? On peut hésiter à répondre à toutes ces questions. De même, on peut se demander si les besognes domestiques de la ménagère sont un travail aussi bien que l'activité professionnelle de son mari. Dans son dernier livre, *Gift from the sea*, Anne Morrow Lindbergh a fait à ce sujet des remarques désabusées : « L'homme, conclut-elle, a de meilleures chances de trouver dans son travail l'occasion de jouer un rôle créateur (2). » Au contraire, Jules Renard rapportait dans son *Journal* ce mot d'un ouvrier sur sa femme : « Elle est bien heureuse de faire un travail qui se voit. Moi, je travaille plus qu'elle et ça ne se voit pas (3). » La différence vient de ce qu'il ne s'agit pas du même genre de travail, dans le cas de l'Américain cultivé d'aujourd'hui et dans celui de l'ouvrier français de 1901.

Nous laisserons les témoins de chaque époque nous dire ce qu'ils pensaient du labeur humain : en effet, le travail a pris des formes constamment diverses au cours de l'histoire. Notons seulement que, longtemps, l'activité de l'esprit n'a pas été reconnue comme travail. En Égypte ancienne, le scribe, qui est maître d'école ou fonctionnaire, est appelé, dans les maximes de Douaouf, « celui qui est délivré des travaux » et cette définition se retrouve en hébreu, dans un texte du Siracide visiblement inspiré de la sagesse égyptienne : « Le sage qui étudie augmente sa science et celui qui s'abstient des travaux devient instruit (38 : 24) . » C'est encore ainsi qu'on parlait en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et Karl Marx n'a fait que perpétuer une antique tradition en appliquant le terme de travailleurs aux seuls « hommes de peine » de son temps, notamment aux ouvriers de l'industrie naissante. Rien n'est plus significatif que l'embarras de Marx et des

(1) *Les outils chez les êtres vivants*, « L'avenir de la science », n<sup>o</sup> 26, Paris 1948.

(2) Ouvrage traduit sous le titre : *Solitude face à la mer*, Paris 1955, p. 47 et 70.

(3) Page 690 (texte cité par Lucien Febvre).

marxistes lorsqu'ils doivent tout de même faire une place aux intellectuels dans l'économie et dans la société.

Il ne faut cependant pas exagérer le scrupule historique, comme paraît l'avoir fait Ignace Meyerson dans l'introduction d'un recueil d'essais sur « le travail, les métiers, l'emploi », édité en 1955 par le *Journal de Psychologie*. Responsable de cette publication, l'auteur a cru devoir mettre en garde ses collaborateurs contre un anachronisme : le travail, qu'il définit, à la suite de Marx et de Freud, comme une fonction psychologique et « presque un besoin », n'aurait pas été connu comme tel avant l'ère du socialisme et de la grande industrie, au début du siècle passé. I. Meyerson ne conteste pas que l'homme ait eu depuis fort longtemps des « activités techniques » commandées par la nécessité de se nourrir et de se vêtir. Toutefois, dit-il, « pendant l'antiquité, le moyen âge et une grande partie des temps modernes, on ne connaît pas le travail, on a affaire à des métiers » ; on a « l'honneur de la corporation », mais point encore le sens de « la dignité du travail » (1).

Il y a certes, dans cette thèse, un fond de vérité. Quelques années plus tôt, nous avons nous-même insisté sur la distinction qu'il faut faire entre le travail, notion globale, complexe, malaisée à définir, et, d'autre part, les métiers, réalités concrètes, aux limites précises, facilement reconnaissables (2). L'homme a mis du temps à prendre conscience de sa propre raison d'être et de la valeur de son activité. On ne saurait pourtant dire que le travail soit une découverte récente de l'humanité, même si l'on atténue la portée de ce paradoxe en précisant qu'on pense à « l'aspect différencié et objectif » que le travail a pris pour nos contemporains. En réalité, si l'idée que l'homme se fait de son travail est devenue avec le temps toujours plus riche de résonances et aussi plus abstraite, elle n'en a pas moins été toujours pour lui une notion simple et claire dans ses éléments fondamentaux. En fabriquant et perfectionnant ses outils, l'homme d'autrefois poursuivait une fin précise et consciente ; il n'était pas ignorant du sens et de la nature de son travail. Toutes les langues connues abondent en termes variés pour désigner le labeur humain. Depuis cinq mille ans, d'innombrables textes, écrits sous les cieux les plus divers, parlent non seulement des métiers mais

(1) I. MEYERSON : « Le travail, fonction psychologique », *Journal de psychologie*, Paris, LII, 1, p. 3-17, 1955.

(2) « Choix du métier et destin de l'homme », *Revue économique et sociale*, Lausanne, X, 3, p. 161-188 (juillet 1952).

aussi du travail. Ce dernier est parfaitement saisi, dans son aspect unifié et universel, dans la loi mosaïque où le repos sacré du sabbat s'oppose à l'activité laborieuse des six jours dits ouvrables, parce que l'homme est appelé à y accomplir « toute son œuvre ». De même, dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, écrits huit siècles avant notre ère, le travail a sa place dans l'ordre moral : il est la seule force dont l'homme dispose pour venir à bout de l'injustice.

Quant à la « dignité du travail », c'est méconnaître l'apport des religions bibliques à la civilisation occidentale que d'attribuer à Saint-Simon, Fourier, Proudhon et Marx le mérite de l'avoir révélée aux hommes. La comparaison que le Décalogue établit entre le labeur humain et l'activité du Créateur montre qu'en Israël, depuis des millénaires, on reconnaissait au travail une valeur éminente. Les lettrés français limitent trop souvent leur horizon au monde gréco-latin et encore voient-ils celui-ci seulement avec des yeux d'humanistes. Est-il vrai que « ce n'est pas le travail qui constitue le ciment de la vie collective des cités grecques » ? On peut l'admettre s'il s'agit uniquement de la vie politique, à laquelle ne participait encore qu'un habitant sur dix, mais cela est faux de la vie religieuse, économique et sociale, véritable fondement de la communauté antique. En Grèce comme partout ailleurs autrefois, le culte et la culture du sol (confondus dans les mots et dans la réalité), l'artisanat et le commerce (patronnés par des divinités corporatives) sont l'essentiel du lien social. Devons-nous croire que « pour le paysan grec, la charrue fait partie de la nature, comme aussi la cruche et la flûte », et qu'à l'époque classique l'homme n'ait pas été assez dégagé de cette nature pour comprendre qu'il peut non seulement agir sur elle, mais encore la transformer et créer du nouveau ? Ce langage s'inspire trop des théories de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité prélogique dont Louis Weber, analyste des techniques primitives, avait pourtant montré l'illusion, le 16 février 1923, dans une séance mémorable de la Société française de philosophie.

Il n'est plus permis d'écrire, comme on le fait souvent encore, que la technique est sortie lentement et uniformément de la magie : en réalité, on peut seulement dire que la magie a longtemps corrompu et stérilisé la technique (1). Pour con-

(1) Voir à ce sujet notre ouvrage : *Le sens de la direction et l'orientation lointaine chez l'homme*, Bibliothèque scientifique, Payot, 1932, p. 334, et, déjà en 1927, l'appendice que nous avons préparé pour le livre de Raoul ALLIER : *Le non-civilisé et nous, différence irréductible ou identité foncière*, Payot, Paris.

naître le monde grec, il faut lire les poètes plutôt que Platon, Aristote ou Xénophon. Dans *Antigone*, Sophocle loue, en images et en termes inégalés, le génie, l'art et l'industrie des hommes. On verra dans le passage suivant que l'humanité n'a pas attendu que vienne Karl Marx pour prendre conscience de son destin et de son pouvoir :

Il y a mille sujets d'étonnement, mais il n'y en a point de plus grand que l'homme. A travers la mer écumeuse, l'homme s'avance au souffle des tempêtes, surplombé par les lames en tumulte. La divinité suprême, la Terre immortelle, inépuisable, il la fatigue sous le va-et-vient des charriées, d'année en année, avec son attelage de chevaux.

Le peuple des oiseaux à la tête légère, il l'emprisonne et l'emmène ; l'engeance des bêtes féroces et la race des animaux marins, il les prend aux mailles de son filet, l'homme à l'esprit fertile. Il maîtrise par des moyens à lui la bête qui court sur les plateaux de la montagne, il impose à la crinière du cheval l'enserrement du joug, comme au puissant taureau des montagnes.

Ni le langage, ni le souffle de l'esprit, ni le génie de la cité n'ont échappé à ses prises ; il sait aussi trouver l'abri contre les rigueurs du gel et les traits de la pluie, car il a réponse à tout, il s'avance tout armé vers l'avenir. La Mort, seule, il ne pourra la vaincre, mais à des maux incurables il a déjà porté remède.

Créateur des métiers, l'homme possède un merveilleux pouvoir d'invention qui l'entraîne tantôt vers le bien et tantôt vers le mal. Quand il est le bon ouvrier qui entre-tisse les usages du pays et les lois des dieux auxquelles il a prêté serment, alors c'est un vrai chef. Mais qu'on le chasse hors des murs, celui qui se complait au mal pour servir sa démesure ! Qu'il évite mon foyer, ce négateur, qu'il ne me parle plus de communauté (1)

---

(1) Vers 332-375, traduits par Edmond BEAUJON : « Le Métier d'homme », *Suisse contemporaine*, Lausanne, février 1942, p. 93.



## PREMIÈRE PARTIE

### LA CRISE DU TRAVAIL ANTIQUE

#### CHAPITRE PREMIER

#### LE TRAVAIL DANS LES SOCIÉTÉS ARCHAÏQUES

Il nous paraît vain de rechercher si, dans l'histoire de l'humanité, les métiers ont précédé le travail ou si, au contraire, le travail a existé avant les métiers. Le comte Bégouen, éminent préhistorien, optait pour la dernière de ces hypothèses : l'homme, disait-il, a travaillé d'abord comme la ménagère d'aujourd'hui, exécutant des tâches variées sans se spécialiser. L'existence des métiers est cependant attestée à des époques beaucoup plus anciennes qu'on ne l'imaginait naguère. C'est ainsi qu'on a découvert, en Orégon, dans la partie nord des Montagnes-Rocheuses, un lot de trois cents paires de chaussures, tressées en corde végétale, soigneusement empilées dans une caverne qu'une éruption volcanique avait bouchée. La nouvelle méthode de datage par le radio-carbone a permis d'établir que ces sandales avaient été fabriquées il y a 9000 ans, sans doute par des artisans formés spécialement au travail de la vannerie. En Europe, bien plus tôt, à l'époque même des glaciations, de véritables ateliers d'art réunissaient de nombreux élèves peintres et dessinateurs. On en a la preuve par l'accumulation, dans certaines grottes, de plaques de pierre gravées ou peintes, dont les images, grossièrement exécutées, paraissent avoir été les essais des apprentis qui travaillaient sous la direction du maître des lieux : 1430 plaques de ce genre ont été trouvées à « l'école d'art » de Parpallo, en Espagne. Une fois leur métier appris, les élèves s'en allaient fort loin reproduire les figures qu'ils avaient tracées en classe : on a relevé dans l'Ain un dessin de bison qui est exactement semblable à un modèle peint à Font-de-Gaume, dans la Dordogne, à 300 kilomètres de là.

Le premier problème auquel nous devons nous attacher est celui du prétendu dégoût que l'homme d'autrefois aurait eu à l'égard du travail. En 1858, P.-J. Proudhon écrivait : « On sait l'antipathie que les peuples sauvages ont pour le travail : ce fait bien connu... (1) » En 1929, Adriano Tilgher compromet son essai en s'efforçant de répondre à la question irréaliste : « Comment est-on passé de la notion primitive du travail peine, fatigue, châtement et malédiction divine à la glorification moderne du travail ? » L'auteur commençait son ouvrage en déclarant que « pour l'âme hébraïque comme pour l'âme grecque, le travail apparaît essentiellement comme un châtement et une douleur » (2). En 1933, dans un numéro spécial d'*Esprit*, Jean Plaquevent écrit que « le labeur était considéré partout chez les Anciens comme une peine et comme une honte... : non moins que les Romains, les barbares professaient un profond mépris pour le travail ». Le christianisme aurait opéré une « révolution » dans l'idée de travail (3). Plus nuancés, Borne et Henry emboîtent le pas en 1937 : « A mesure que l'histoire avance, le travail d'abord méprisé devient plus humain : nous esquisserons l'histoire de cette ascension (4). » Enfin, en 1957, le syndicaliste Georges Lefranc croit pouvoir fonder sur la psychologie la conclusion qu'il donne à sa volumineuse *Histoire du travail et des travailleurs* : « En quelque régime que ce soit, l'homme se sent dans le travail qui lui est imposé comme l'animal dans sa cage. Il ne rêve que d'en sortir » (p. 480).

Une observation plus attentive de l'histoire montre que ces schémas ne correspondent guère à la réalité. Nous verrons que le travail a toujours été, pour l'homme, joie et peine à la fois. Par sa nature même, il implique un effort, une tension, une contrainte qui, dans certaines conditions, peuvent aller jusqu'à la souffrance. Les vieux mots *besogne*, qui vient de *besoin*, et *labeur* — en latin, *labare* voulait dire chanceler sous une charge trop lourde et *laborare* peiner, faire effort — ont bien exprimé cette idée de contrainte, de souffrance imposée. A ces termes anciens, l'usage français a substitué, dès le xv<sup>e</sup> siècle, le mot travail qui servait alors à désigner soit la pièce de bois par laquelle on entravait les animaux,

(1) Pierre-Joseph PROUDHON : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, nouveaux principes de philosophie pratique, Paris 1858, t. II, p. 159.

(2) A. TILGER : *Op. cit.*, p. XIII (avant-propos du traducteur), p. 1 et 8.

(3) « Le Travail et l'Homme », *Esprit* 1, 10, p. 478 et 542.

(4) Etienne BORNE et François HENRY : *Le Travail et l'Homme*, Paris 1937, p. 10.

soit l'appareil à trois pieux avec lequel on torturait les condamnés. Va-t-on se fonder sur ce vocabulaire pour prétendre que le travail n'a été autrefois que douleur et châtimement ? Ce serait imprudent, car trop de témoignages anciens montrent qu'il a été également décrit et ressenti comme un bienfait. On pourrait même dire que le sens péjoratif des termes touchant au travail s'est accentué au cours des siècles. La racine sanscrite *rabh*, dont dérivent à la fois les verbes *arbeiten* et *laborare* (le r se transformant en l dans les langues méditerranéennes) avait à l'origine le sens positif et heureux d'agir avec vigueur. D'autre part, c'est depuis le XIX<sup>e</sup> siècle seulement qu'un certain mépris s'est attaché à l'appellation d'ouvrier : toute la série des mots issus du latin *opus* ont toujours souligné l'aspect enrichissant et créateur de l'effort humain.

Il ne faut pas introduire, à ce sujet, des distinctions arbitraires entre le travail, qui ne saurait être que contraint et pénible, et l'activité créatrice, qui serait heureuse et bienfaitante. Dans toute forme de travail, il y a possibilité de création. Bien plus, il n'y a pas de création ni de travail qui ne soit à la fois souffrance et joie. Chez Virgile, *opus* désigne de préférence l'œuvre à faire et *labor* l'effort nécessaire à l'accomplissement, mais jamais l'auteur ne sépare les deux choses. En français encore, l'opérateur et l'ouvrier, d'une part, et le laboureur, d'autre part, sont également des travailleurs. De même, en allemand, *Werk* et *Arbeit* ne s'opposent pas : *wirken* veut dire aussi bien œuvrer qu'agir et travailler. Il n'y a d'opposition véritable que dans les sentiments de l'homme à l'égard du travail. Ne nous étonnons pas de cette ambivalence. *Odi et amo*, disait Catulle, j'aime et je hais en même temps : cela est vrai du travail comme de tout autre attachement ou devoir humain. Selon les lieux, les temps et les circonstances, le travail a été honoré ou méprisé, mais le plus souvent aimé et haï à la fois. En tout cas, rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu, dans l'histoire, un « renversement complet : du travail-déchéance, du travail-souillure, du travail-malédiction au travail-source de joie » (G. Lefranc, p. 10).

Ce qui est vrai seulement, c'est que certains genres d'occupations ont été l'objet de discrédits tenaces de la part de larges communautés ; mais ces partis pris collectifs ont varié au cours des âges. D'une manière générale, on peut dire que chaque type de civilisation juge les métiers selon une échelle accordant le premier rang au travail qui s'y accomplit le

plus communément. Aujourd'hui, les employés de bureau dédaignent les paysans, mais ces derniers ne cachent pas leur aversion à l'égard des « ronds-de-cuir ». De même, autrefois, les peuples nomades, chasseurs ou éleveurs, tournaient en dérision — par orgueil, secrète envie ou dépit — le travail agricole qui faisait la richesse des peuples sédentaires. Toute l'histoire du travail retentit de querelles, de luttes et de guerres dont beaucoup sont fondées sur des discriminations de métiers ou d'occupations. On en trouvera un exemple dans *La Brière*, le roman d'Alphonse de Châteaubriant : des haines implacables ont opposé, pendant des siècles, les familles et les villages de tourbiers, de pêcheurs et de vanniers qui habitaient le marais breton.

Remarquons, à ce sujet, que la notion de travail ne s'est précisée, dans l'histoire de l'humanité, qu'à partir du moment où certains peuples se sont stabilisés dans l'agriculture et l'artisanat. Les anciens chasseurs n'avaient pas, comme nous, le sentiment de « travailler » lorsqu'ils effectuaient de longs et pénibles parcours à la poursuite du gibier. Leur activité était occasionnelle, discontinue, irrégulière : elle était pourtant du travail, au sens premier que nous donnons à ce mot, c'est-à-dire une fonction économique ayant pour but d'assurer la subsistance du groupe humain. Elle était aussi une fonction psychologique et sociale, donnant expression aux besoins profonds d'activité et de collaboration qui se retrouvent chez tous les hommes vivant dans des conditions normales de santé et de solidarité. C'est, toutefois, dès le jour où les premiers artisans, éleveurs et agriculteurs ont été astreints à une certaine continuité et surtout à une certaine régularité dans l'accomplissement de leurs tâches, que la notion de travail s'est définie et limitée. Longtemps encore, les chasseurs nomades et leurs successeurs dans les sociétés plus évoluées — princes achéens, guerriers spartiates, chevaliers féodaux ou aristocrates de l'ancien régime — ont méprisé les paysans et les artisans, non parce que ceux-ci travaillaient de leurs mains, mais parce que leurs occupations les obligeaient à se soumettre à des conditions de dépendance et de régularité auxquelles eux-mêmes ne voulaient pas se plier. A cet égard, le stade de l'élevage a été longtemps intermédiaire entre l'ère de la cueillette, de la pêche et de la chasse, d'une part, et l'ère « historique » de l'agriculture, de l'artisanat généralisé et de la civilisation, d'autre part. L'allusion à l'âne et au bœuf, dans le Décalogue, montre bien que ce code moral et social, où la notion de travail est si clairement

formulée, date de l'époque de la fixation au sol des anciens nomades hébreux.

Un très ancien écho des rivalités qui opposaient les bergers aux cultivateurs se trouve dans le poème sumérien *Inanna courtisée* dont le professeur Samuel N. Kramer a donné récemment une traduction. Utu, le dieu-soleil, désire que sa sœur Inanna épouse le dieu-berger Dumuzi, mais la déesse préfère le dieu-fermier Enkimdu : « Moi, jeune fille, le fermier m'épousera, le fermier qui fait croître le grain en abondance. » Le berger fait alors un long discours pour vanter ses richesses et dénigrer l'état de paysan : « Enkimdu, l'homme du fossé, de la digue et de la charrue, qu'a-t-il de plus que moi ? » Inanna se laisse persuader et les épousailles avec le berger sont décidées. Placide comme les paysans, le dieu-fermier promet alors à Inanna de lui apporter en présent du blé, des lentilles et des pois (1).

Le sumérologue Kramer, qui rapproche volontiers les thèmes de ces vieux textes avec ceux de la Bible, n'a pas relevé que cette « dispute entre le berger et le fermier » — pour reprendre les termes propres du conteur ancien — se retrouve dans l'histoire d'Esau le chasseur et de Jacob le berger, écho d'une étape antérieure dans l'histoire des civilisations, mais rédigée mille ans plus tard dans le livre de la Genèse. Les dieux, à Sumer, et les patriarches, en Israël, sont la figure de clans et de peuples qui ont effectivement vécu jadis et qui se sont opposés longtemps, jusqu'à ce que les bergers l'emportent sur les chasseurs et, finalement, les agriculteurs sur les bergers. Ces rivalités n'ont pas cessé entre nomades et sédentaires. En 1855, Frédéric Le Play disait des *bachkirs*, seminomades du versant asiatique de l'Oural : « Ce qui les répugne le plus, ce sont les travaux agricoles ; ils font tout plutôt que d'accepter le métier d'agriculteurs. » De tous côtés, l'on nous rapporte des témoignages du dédain que les tribus qui vivent seulement de l'élevage professent à l'égard des cultivateurs rencontrés dans leurs migrations. C'est le cas des montagnards de l'Iran qui parcourent chaque année, avec leurs troupeaux, des centaines de kilomètres et qui pillent volontiers, en passant, les pauvres paysans qu'ils méprisent souverainement (2). Dans le bassin du Niger, la noble tribu des Peuhls Bororo n'a que sarcasmes pour l'agriculture et les agriculteurs. Ces

(1) S. N. KRAMER : *L'Histoire commence à Sumer*, Grenoble 1957, p. 182-185. Notons que dans un autre mythe sumérien, sans doute plus récent, la dispute traditionnelle tourne à l'avantage du dieu-paysan (p. 155).

(2) H. FARBOUD : *L'évolution politique de l'Iran*, Lausanne 1957, p. 29.

nomades jugent indigne d'eux de se servir de leurs mains pour faire autre chose que soigner leurs troupeaux et tresser des cordes pour entraver leurs veaux (1).

Voici les injures qu'échangeaient naguère, en Algérie, les coureurs du Sahara et les paysans du Tell : « O Arabes malpropres, buveurs de lait caillé, disaient ceux-ci, vous êtes toujours en marche comme les sauterelles ; votre métier est celui de pillards ; vous ne mangez que des dattes ; si nous vous fermions nos marchés, vous mourriez de faim ; nous vous tenons par le ventre. » Les Sahariens répliquaient : « O les nus, les mendiants, toujours en quête de laine, de poil de chameau, de dattes, quelle vie que votre vie ! Vous campez toujours au même endroit, au milieu des ordures et mangés par les puces. Vous faites un métier d'esclaves. Vous travaillez sans répit, labourant l'hiver, moissonnant l'été (2). »

Avec le temps, les peuples nomades ont été refoulés dans les déserts et les montagnes où la plupart ont disparu, eux et leurs imprécations non pas contre le travail auquel ils ne pouvaient échapper, mais contre l'agriculture qu'ils affectaient de mépriser. C'est alors seulement qu'est née la tradition, vivante encore aujourd'hui, qui fait du travail du sol la plus ancienne et la plus noble des occupations. Dans toutes les sociétés agricoles, le travail de la terre se trouve, en effet, hautement honoré. Il en est ainsi de la Chine ancienne et du Japon, où les paysans, même ceux qui cultivaient un sol qui ne leur appartenait pas, ont toujours été tenus en grande estime, à un rang qui ne le cédait qu'à celui des seigneurs et des lettrés. Le *Tchéou-li*, vaste recueil de statuts, de préceptes moraux et de commandements rituels, réglant dans ses plus petits détails la vie chinoise, faisait de l'empereur, fils du Ciel, le premier agriculteur en même temps que le pontife suprême. Les métiers s'y trouvent classés dans l'ordre suivant : d'abord les cultivateurs de grains, les maraîchers et les arboriculteurs ; ensuite, les bûcherons et les exploitants de forêts, puis les éleveurs de bétail, les marchands, les femmes travaillant le chanvre et la soie, les domestiques et, enfin, les journaliers sans métier fixe (3).

La mention des femmes nous invite à dire quelques mots de la répartition du travail entre les sexes. Chez les Peuhls,

(1) H. BRANDT : *Les nomades du Soleil*, Lausanne 1957.

(2) Général DAUMAS : *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, p. 278, cité par Georges RENARD : *Le travail dans la préhistoire*, Paris 1931, p. 253.

(3) André JOUSSAIN : *Les classes sociales*, Paris 1949, p. 21.

qui sont de purs nomades, les épouses font la traite du bétail en même temps qu'elles préparent la nourriture, tandis que les hommes gardent les troupeaux et tressent les cordes. Chez les Touareg semi-nomades, il serait « déshonorant pour l'homme de toucher le manche d'une houe, alors qu'il est parfaitement dans ses attributions de traire le gros bétail » (1). On a souvent dit que les travaux jugés inférieurs par les primitifs avaient été laissés aux femmes, parce que celles-ci étaient tenues pour des êtres inférieurs. L'explication se justifie peut-être dans le cas de ces hommes du Proche-Orient ou de l'Italie méridionale, qui voyagent allègrement à dos d'âne alors que leurs femmes cheminent à pied, derrière eux, ployées sous de lourds fardeaux. Mais il semble qu'il n'y a là qu'un abus. De nombreux peuples archaïques ou anciens accordent aux femmes un statut social privilégié sans que les tâches de celles-ci soient autres que celles de leurs sœurs maltraitées. Si le travail de la terre leur est souvent attribué chez les semi-nomades, ce n'est pas qu'il soit considéré comme méprisable ou plus pénible même que la pêche, la chasse ou l'élevage, qui sont pratiqués avec application par les hommes. De nombreux motifs ont présidé à cette division des tâches et des occupations. Chargée du soin des enfants et de la surveillance du feu, pendant que l'homme chassait au loin, la femme a été amenée à faire les premiers semis ou plantages devant le refuge qui l'abritait. Encore aujourd'hui, dans nos pays latins, la paysanne s'occupe non seulement du foyer et de la maison, mais aussi de la basse-cour et du jardin potager. Naguère encore, elle était responsable de la chenevière, c'est-à-dire du terreau où poussait le chanvre, dont elle faisait des vêtements. On peut penser aussi que, chez les primitifs, l'attribut de fécondité qui s'attache à la femme l'a destinée autrefois à l'agriculture, même quand celle-ci s'est étendue sur de vastes champs dont le soin a fini par être une charge écrasante : en travaillant la terre, la femme aurait donné au sol la vertu de fécondité qui lui est propre, par une sorte de participation. C'est sans doute pour cette raison que les divinités agricoles sont si souvent, dans l'antiquité, de sexe féminin. Au Musée de Naples, la statue fameuse de la Diane des Éphésiens, dont le torse est littéralement couvert de mamelles, en dit long sur ce symbolisme. Nous verrons plus loin que la déesse la plus populaire de la Grèce était Déméter, maîtresse des récoltes et patronne des mystères d'Éleusis : son culte était déjà célébré

(1) P. GOSSET, : dans *Réalités*, Paris, déc. 1951, p. 132.

en Crète avant l'arrivée dans le bassin égéen des peuplades helléniques venues du Caucase. Chez les Francs, en revanche, le sol affermé n'était transmissible qu'aux mâles, non parce que les femmes étaient privées du droit d'héritage, mais parce que seuls les hommes étaient réputés capables de cultiver la terre (1).

Revenons à la prétendue dépréciation générale du travail chez les primitifs. Non seulement rien ne l'atteste, mais encore elle apparaît inconciliable avec tout ce que nous savons de la vie du clan ou de la tribu archaïque. On peut mépriser le travail des autres, mais pas le sien propre sans se déjuger soi-même et s'exclure de la communauté. Gustave Glotz l'a dit des premiers cultivateurs de la Grèce : « Quiconque vit sur la propriété commune a l'obligation stricte de contribuer au labeur commun ; s'il s'y refuse, il se met au ban de la société. Puisque toute besogne est d'utilité générale, il n'y en a pas qui soit flétrissante (2). »

Dans de telles sociétés, le travail, le jeu et le culte se confondent. C'est un trait fondamental qu'il faut souligner ici. Il en était ainsi déjà, aux origines de l'histoire, dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate où se sont succédé Sumériens, Babyloniens et Assyriens. Le régime de la communauté de travail et de propriété s'y est maintenu longtemps par nécessité : en effet, l'irrigation, dont dépendaient l'élevage des troupeaux et l'agriculture, exigeait une attention constante et un effort concerté. Tous les mythes rappellent que les dieux, maîtres du sol, participent à cette communauté : en échange de la vie, ils ont demandé aux hommes de travailler pour eux. Ainsi, le travail apparaît comme un devoir religieux en même temps qu'une activité économique. La question ne se pose pas s'il est peine ou agrément : il est le sort commun de l'homme ; il est fait, comme la vie, de joies et de souffrances inégalement réparties à chacun et qu'il faut savoir accepter. En tout cas, nul n'y échappe sans ruine. C'est ce que dit, en sumérien, le vieil adage suivant, auquel feront écho de nombreux proverbes égyptiens, hébreux ou grecs :

« Main et main, une maison d'homme est construite ;  
Estomac et estomac, une maison d'homme est détruite ».

(1) R. LATOUCHE : *Les origines de l'économie occidentale*, Paris 1956, p. 95.

(2) G. GLOTZ : *Le travail dans la Grèce ancienne*, Paris 1920, p. 12.

Dans la mythologie sumérienne, le dieu Enlil apparaît comme l'ordonnateur de l'univers, le maître des saisons et de la vie. Sans lui, « les nuages ne donneraient pas leur humidité, ni les arbres leurs fruits, ni les terres leurs riches céréales ». Même les travaux des hommes n'ont d'efficacité que par son bon vouloir. Sans lui,

« Nulle cité ne serait construite, nul établissement fondé ;  
Nulle étable ne serait construite, nulle bergerie installée ;  
Les travailleurs n'auraient ni contrôleur ni surveillant ;  
Les eaux de crue ne feraient pas déborder les rivières ;  
Dans les champs, les riches céréales ne pourraient pas fleurir.. » (1)

Le dieu Enki est représenté comme le mandataire d'Enlil sur la terre. C'est lui qui a réglé les marées, rempli d'eau le Tigre et l'Euphrate, alimenté les rivières de poissons, couvert la plaine de vie végétale et animale, inventé la pioche, la charrue et le joug, bâti les maisons des villes. La continuation de son œuvre dans chacun de ces domaines a été confiée par lui à de nombreux dieux des fleuves, des champs, des étables et même des briques. Parmi eux, nous retrouvons Dumuzi, le dieu-pasteur, pour qui Enki a construit des bergeries remplies de troupeaux donnant de la crème et du lait, et son rival Enkimdu, le dieu-fermier, maître des canaux et des fossés. L'activité de ces êtres divins est telle que rien ne semble dépendre du travail de l'homme : ce dernier n'en est pas moins l'exécutant obligé, l'opérateur indispensable dont la vie n'a de sens que dans son labeur quotidien, à la fois service des dieux et culture du sol. Aussi le premier conseil qu'un fermier sumérien donne à son fils est-il celui-ci : « Que tes outils bourdonnent d'activité ». Comme les eaux étaient abondantes et la terre fertile, le sort des habitants n'y a jamais été ingrat : c'est pourquoi le travail et les métiers, l'élevage et l'agriculture sont loués dans de nombreux poèmes, où s'exprime une vraie joie de vivre, spontanée et généreuse, reconnaissante aussi à l'égard des dieux souverains, dont la justice et la bienveillance ne sont pas mises en doute.

Une inspiration semblable se retrouve au Pérou, dans des communautés agraires que le professeur Louis Baudin a pu observer encore récemment et dont le statut paraît antérieur

(1) S. N. KRAMER : *L'Histoire commence à Sumer*, p. 105, 133, 139 et 175. On retrouve les mêmes divinités en Phénicie, deux mille ans plus tard : Baal est le Dieu suprême, maître de la pluie et de la germination ; Dagon est le dieu du grain, l'inventeur de la charrue (*Mercur de France*, 1<sup>er</sup> janvier 1955, p. 160).

au temps même des Incas. La propriété du sol y est collective et fait l'objet d'un partage périodique entre les clans ; le régime de travail est l'aide mutuelle non seulement dans les pâturages communs, mais aussi dans les parcelles cultivées attribuées à chaque famille. La seule propriété personnelle est celle des tissages et poteries que certains Indiens, plus entreprenants et plus habiles, font après le travail des champs ; ils offrent ces objets sur des marchés où l'échange se fait selon l'antique coutume du commerce muet. « Le travail y est attrayant, dit l'auteur ; l'Inca avait su créer un milieu plaisant en donnant au labeur un caractère de fête et un sens religieux. Les danses étaient des compléments du travail et des stimulants pour les travailleurs, aussi sont-elles restées fréquemment représentatives de certaines formes de labeur : tonte des animaux, culture de la pomme de terre, etc. (1). »

Depuis quelques années, des troupes indigènes sont venues présenter ces danses des métiers et du travail sur les scènes européennes. Il en est venu d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Extrême-Orient. C'est ainsi que nous avons vu les « ballets africains » de Keita Fodéba exaltant, au son du tam-tam, l'agriculture et l'artisanat : un chant exprime la gratitude des Soudanais au grand fleuve Niger dont les eaux fertilisent les champs ; au bord du marigot, les laveuses dansent après avoir achevé leur travail ; à certaines époques de l'année, les artisans se réunissent en un point du pays et, là « tout en chantant la vertu du travail bien fait, se communiquent leurs secrets de fabrication ». De l'intéressante notice publiée dans le programme du Ballet de Bali, nous extrayons les observations suivantes : « Le Balinais danse aussi facilement et sérieusement qu'il travaille. » A ceux qui s'étonnent que les étrangers ne puissent apprendre la danse de Bali, il a coutume de répondre : « Tant que vous ne travaillerez pas comme les gens de Bali, il est inutile de vouloir danser comme eux. » La danse, comme le travail, est « œuvre sacrée », offrande religieuse, constamment renouvelée. Il s'agit ici d'apaiser les dieux du mal et de mériter la faveur des dieux du bien : la religion est dualiste, mais le rôle joué par le travail est le même. En travaillant, comme en célébrant son culte, le Balinais maintient l'équilibre entre les principes du bien et du mal, considérés comme éternels, et il assure en quelque sorte sa propre survivance et celle de tous les êtres animés.

(1) L. BAUDIN, membre de l'Institut : « Survivance des Incas », *Hommes et Mondes*, Paris, juillet 1953, p. 21-31.

Le travail apparaît donc comme un rite sacré de la plus haute importance, car s'il s'interrompt, l'univers entier s'anéantira dans la mort.

Même écho en Iran, avant la conquête arabe. Dans la religion mazdéenne, le paysan qui cultive son sol participe au grand combat qui oppose Ahura Mazda, principe incarné du bien, à son adversaire Angra Mainyu, perturbateur de toutes choses et propagateur du mal. Alors que le premier donne à l'homme la vie, le feu, l'eau, le blé, le chien et la vache, en même temps qu'il lui inspire les bons sentiments et les actions généreuses, le second suscite chez l'homme la volonté de mal faire et, dans la nature, les méfaits des orages, les longues sécheresses ou les invasions de plantes et d'animaux nuisibles. « Qui sème le blé, sème le bien », dit le *Zend-Avesta*. Là où sont le chien et la vache, où abondent le fourrage et le blé, ne viennent pas les *devas*, les démons d'Angra Mainyu. Le Bien triomphe « d'abord là où le fidèle prie, secondement là où il élève une maison dans laquelle croîtra le bétail, croîtra la vertu, croîtra le fourrage, croîtra le chien, croîtra la femme, croîtra l'enfant, croîtra le feu, croîtront toutes les bonnes choses de la vie, troisièmement là où l'homme sème le blé, et les herbes potagères, là où il plante les arbres fruitiers, là où il amène de l'eau dans la terre qui en manque ou l'en retire lorsqu'il y en a trop (1). » Cette religion activiste enseigne non seulement que le travail maintient le monde en vie, mais qu'il contribue, joint à la piété, à faire triompher le bien sur le mal.

Le paysan de l'ancienne Chine, vivant sur une terre fertile mais où il est en surnombre depuis des millénaires, a souffert davantage sans perdre, pour cela, son attachement naturel à la vie et sa confiance en l'avenir. Il a déploré souvent son destin mais sans jamais penser, ni autrefois ni aujourd'hui, à dénigrer ou à condamner le travail. Une vieille chanson populaire exprime bien ses sentiments : « Du petit jour jusqu'au couchant, je sue, laboure mon maigre champ. Je creuse un puits, sème mon grain, mange mon riz et bois mon vin. Que peut me faire le gouvernant ? Si pas de guerre, je suis vivant (2). » Les peuples montagnards, de race *thai*, qui occupent le Siam et le Laos, ont conservé, dit-on, cette sagesse heureuse, bien que leur sort ne soit pas toujours enviable. Un officier français nous disait qu'en Indochine le paysan

(1) Cité par Adriano TILGER : *Op. cit.*, p. 16.

(2) Claude ROY : *La Chine dans un miroir*, Lausanne 1953, p. 21-22.

des rizières et le coolie des villes ne maugraient pas contre le travail, mais seulement contre l'inégalité choquante des conditions de vie. Les Chinois qu'ont connus et dépeints les écrivains américains Pearl Buck et John Hersey n'étaient pas des révoltés. Pendant des siècles, ce peuple innombrable s'est résigné en professant le moralisme raisonnable de Confucius. L'atroce révolution à laquelle il s'est laissé emporter lui a été dictée par des idéologues étrangers : la religion marxiste du travail, proche à certains égards de la vieille tradition chinoise, paraît l'avoir séduit et trompé. A l'acceptation grave d'autrefois a succédé la haine, mais le travail millénaire s'est poursuivi, âpre et acharné, toujours ingrat, mais toujours honoré.

Ajoutons, en terminant ce chapitre, que dans l'ancienne Chine apparaît un courant de pensée plus réservé à l'égard du travail et surtout de la technique. C'est le taoïsme que le philosophe Lao Tseu opposa, environ six siècles avant notre ère, à l'activisme de Confucius. Le maître du Tao invitait l'homme à se détacher de toute ambition matérielle. Il n'en louait pas moins le travail agricole, moyen d'existence et discipline de vie. L'essentiel, disait Lao Tseu, est de ne pas laisser son être intime s'asservir à une activité extérieure : or l'homme est tenté de se laisser absorber par son travail. Le plus grand danger serait dans l'outil, artifice né de la ruse, lequel, en forçant la nature, détournerait l'homme de la pureté (1). Cette réaction antitechniciste est d'une grande importance dans l'histoire du travail : on en retrouvera les traces dans la pensée hindoue, grecque et chrétienne. Tant qu'elle restera un élément modérateur de l'esprit de recherche, d'activité et d'invention, elle sera génératrice de culture et de spiritualité, mais on verra qu'en Inde notamment, elle ruinera par ses excès l'essor même de la civilisation.

---

(1) Aux Rencontres internationales de Genève, en 1959, M. Michel Nicod a fort bien développé cette notion du taoïsme.

## CHAPITRE II

### L'ÉGYPTE ANCIENNE

Les civilisations dont nous avons parlé jusqu'ici ont été et sont encore agricoles, de type « primaire ». Des multitudes de petits paysans y travaillent le sol, depuis des milliers d'années, avec des outils et selon des méthodes archaïques. Les inventions qu'on y a faites n'ont guère été mises en œuvre : les Chinois n'ont utilisé leur poudre que pour des feux d'artifice et les Mexicains n'ont mis leurs roues qu'à des jouets d'enfants. Une culture raffinée s'y est développée, mais dans un cercle étroit de seigneurs, de prêtres et de lettrés. Même les Sumériens, qui ont perfectionné leur agriculture, construit des chariots de guerre à quatre roues et surtout passé, les premiers, de l'écriture pictographique à l'alphabet, sont restés des bergers et des paysans, peu enclins à s'intéresser aux arts et métiers. Ils eurent sans doute des forgerons, des corroyeurs, des maçons et des vanniers, mais ces gens ne paraissent pas avoir joué un rôle décisif dans leur civilisation. C'est dans la vallée du Nil qu'a commencé sinon « l'histoire », du moins le cycle « secondaire » de l'activité humaine, caractérisé par une extrême division du travail et le développement systématique de l'artisanat. Selon l'expression de Pierre Ducassé, la technique s'est « rationalisée » en Égypte de façon inconnue ailleurs. On y a édifié des monuments qui témoignent de connaissances et de moyens d'action dont nous n'avons pas retrouvé tous les secrets. L'arpentage fit des Égyptiens d'excellents géomètres : ils savaient que le carré de l'hypothénuse est égal à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés d'un triangle rectangle. Leur calendrier est basé sur une observation exacte des mouvements apparents du soleil et de Sirius. On a dit que leur civilisation avait été « prodigieusement maîtresse de sa forme industrielle ». Plus encore que sa technique, le système de vie de l'Égypte nous étonne. Les crues du Nil ont réglé non seulement le cours des travaux agricoles, mais encore le rite, le culte, l'organisation sociale,

la pratique des métiers et jusqu'aux gestes mêmes des travailleurs. « De cette civilisation si riche, et cependant si uniforme, les murailles des tombeaux nous transmettent une image saisissante : image technique et comme stylisée de la nature humaine. Chasseurs dans les roseaux, lançant leurs boomerangs ou tendant leurs filets, conducteurs d'ânes et de troupeaux de vaches, moissonneurs à la faucille, vendangeurs et presseurs de grappes, presque tous évoquent une règle d'action immuable, comme des automates insérés dans un immense mécanisme que surveillent le scribe et l'intendant avec ses verges (1). »

Quel est, dans cette civilisation, le sens donné au travail et quelle est la condition des travailleurs ? Au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> millénaire, les Égyptiens sont en pleine féodalité : le peuple des *hourou* (les pauvres), formé principalement de *mertou* (pâtres et laboureurs) et de *hemtou* (manœuvres et artisans), vit dans un régime de servage, caractérisé par l'attachement de l'homme à la terre ou à l'atelier du maître. « Ces prolétaires, dit A. Moret, apparaissent disciplinés, habiles, race soumise et gaie, contente de peu, chantant à la besogne, travaillant avec goût et patience, polissant et repolissant l'ouvrage destiné au Pharaon, aux prêtres, aux princes, en échange d'une maigre nourriture. » Vers l'an 2200, toutefois, la soumission sereine, mais forcée, de ces pauvres, fait place à la révolte. La décadence de la monarchie memphite permit en effet un soulèvement général des classes populaires que décrivent de nombreux documents d'époque : « Les nobles sont en deuil, les plébéiens exultent, toute la ville dit : Allons, supprimons les puissants parmi nous. Le pays est en révolution et tourne comme la roue du potier. On met les citadins aux meules à grains, ceux qui sont vêtus de fin lin sont battus. Des gens s'installent dans les buissons, jusqu'à ce que rentre le laboureur, et ils lui prennent sa charge. Les magasins sont détruits et leurs gardiens jetés à terre. Les offices publics sont ouverts et les titres de propriété sont enlevés : aussi les serfs deviennent-ils maîtres de serfs (2). »

A cette anarchie, les rois thébains mirent fin pour longtemps, en instituant un système nouveau, que l'on a qualifié curieusement de « socialisme monarchique ». La société tout entière devint l'auxiliaire de la dynastie, sans qu'aucune

(1) P. DUCASSÉ : *Histoire des techniques*, 3<sup>e</sup> éd., Paris 1955, p. 24.

(2) Extraits des « Admonitions d'un vieux sage », cités par A. MORET : *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris 1926, p. 262. — Voir aussi les pages 251, 300-320.

caste, sacerdotale ou seigneuriale, pût se prévaloir de droits ou de privilèges exclusifs. C'est ainsi que le roi Merikarâ publie cet édit au sujet du recrutement des fonctionnaires : « Ne distingue pas entre le fils d'un noble et celui qui est d'humble naissance. Prends pour ton service l'homme selon ses capacités. » De cette « société réorganisée », A. Moret donne la description suivante : « Paysans, artisans, scribes, tous sont enregistrés. Le roi les guide et les contrôle par ses très nombreux agents locaux. L'État prélève une partie de la récolte sur les laboureurs, une partie des recettes sur les artisans ; le reste représente le salaire que l'État donne à ses employés pour leur gestion et devient leur propriété. »

Par ailleurs, le Pharaon est maître du sol et de la vie de ses sujets et il fait sans cesse le compte précis de ses biens en terres et en travailleurs : ce sont les fameux recensements de la population, du bétail et du cadastre grâce auxquels nous sommes parfaitement informés sur la vie de la communauté égyptienne. Un papyrus de l'époque ramesside montre que le dénombrement se faisait par métiers dans les villes : l'opération était facilitée sans doute par le groupement des classes artisanales dans des quartiers distincts. C'est ainsi que le scribe royal dresse l'état des familles de cultivateurs, de cordonniers, de vanniers, de tailleurs de pierre, de carriers, de magasiniers, de boulangers, de bouchers, de cuisiniers, de dégustateurs de vins, d'artistes, de sculpteurs, de lettrés, de barbiers, etc. Tous figurent sur le rôle avec les noms de leurs inspecteurs et de leurs chefs.

Gustave Jéquier avait été également frappé par cette « administration compliquée » qui est caractéristique de la civilisation égyptienne, mais il en faisait remonter plus haut les origines : « Sous l'Ancien Empire, dit-il, les fonctionnaires sont nombreux et se présentent à nous chacun avec une série de titres dont nous ne parvenons pas à découvrir l'exacte signification, mais qui montrent qu'un individu pouvait cumuler des charges de nature très diverses, religieuses, militaires, civiles et judiciaires. Cette administration était accessible à tous, tenant en même temps de la démocratie et du mandarinat, avec un caractère sacerdotal très marqué (1). »

En fait, l'Égypte est, au point de vue de la structure politique, la première grande « nation » de l'histoire, si l'on donne à ce terme la définition rigoureuse que le sociologue Marcel

(1) G. JÉQUIER : *Histoire de la civilisation égyptienne*, Payot, Paris 1913, p. 163-166 et 218.

Mauss a proposée : « une société matériellement et moralement intégrée, à pouvoir central stable et permanent, à frontières déterminées, à relative unité morale, mentale et culturelle des habitants qui adhèrent consciemment à l'État et à ses lois » (1). L'auteur reprenait la distinction d'Aristote entre les cités grecques, *poleis*, parfaitement intégrées, et, d'autre part, les *ethnè*, soit les grands empires de l'Orient, simples conglomérats de populations étrangères les unes aux autres. Aristote disait notamment que Babylone, en dépit de son importance, n'était pas une *polis*, mais seulement un *ethnos*. Le philosophe en voyait la preuve dans le fait suivant qu'on lui avait rapporté : lors d'une guerre, trois jours après qu'elle eut été conquise, une partie de la ville ne s'en était pas encore aperçue. Il en était de même, dit Marcel Mauss, des masses qui ont peuplé l'Inde, l'Indochine, la Chine et le Moyen-Orient, où la vie politique et sociale est caractérisée par l'instabilité du pouvoir, l'amorphisme des États, l'indifférence des peuples à l'égard de leurs gouvernants, l'absence de droit public dans les législations. « Un tout autre type de société se manifeste en Israël, en Grèce et à Rome », conclut l'auteur. Nous en dirons autant de l'Égypte ancienne dont Robert de Traz admirait la haute civilisation : « C'est dans la vallée du Nil que l'humanité a d'abord, et en tâtonnant, formé sa conscience. Tout apparaît à la même échelle, chez ce peuple incomparable. La grandeur spirituelle dont il témoigne égale les plus grandes de ses temples (2). »

Ce qui fit la force de la civilisation égyptienne, pendant des millénaires c'est qu'elle fut l'œuvre d'une société active, à tous les échelons de sa hiérarchie. Écoutons encore Gustave Jéquier : « Bien que fils des dieux et dieu lui-même, le roi d'Égypte n'est pas, comme dans beaucoup de monarchies orientales, un despote paresseux et cruel, invisible au fond de son palais ; il ne se borne pas non plus à donner tous ses soins à ce qui doit être la grande œuvre monumentale de son règne, à la construction de son tombeau. Il s'occupe activement et personnellement de son pays et de son peuple, il dirige lui-même toute l'administration, choisit les fonctionnaires, récompense les plus méritants, rend la justice. Il exerce

(1) M. MAUSS : « La Nation », *L'Année sociologique* (1953-54), Paris 1957, p. 17-20.

(2) R. de TRAZ : « Haute-Egypte », *Le dépaysement oriental*, Paris 1926, p. 182.

sur ses sujets une activité bienveillante et semble être vraiment, pour l'Ancien Empire tout au moins, le « dieu bon », selon une des épithètes qu'on lui décerne le plus fréquemment. A côté de cela, il trouve encore le temps de s'occuper de science et de composer lui-même des ouvrages de médecine ou de théologie. A l'exemple de leur père, les princes ne restent pas inactifs, ils font l'apprentissage du pouvoir en occupant dès leur jeune âge des postes importants dans l'administration. »

Il nous est resté un souvenir de cette grande époque : c'est la statuette du *Scribe accroupi*, au musée du Louvre. On serait tenté de dire que c'est la plus étonnante figure de travailleur que nous ait laissée la sculpture de tous les temps. Sérieux et dévoué, attentif à la dictée de son maître, tendu dans l'accomplissement de sa tâche, ce scribe est bien un subordonné, un serviteur, un salarié sans doute. Autour de lui, dans la petite salle du musée, les « parents royaux » et les nobles Égyptiens ont un tout autre port de tête. Mais prenons garde : pas plus l'Égypte que la Grèce ou Rome n'a songé à consacrer des monuments au travail ou au travailleur. Tout humble qu'il paraisse, ce scribe est un personnage important et c'est parce qu'il occupait une haute fonction dans l'Empire que son effigie a pu être sculptée. Seuls les princes et leur entourage ont été jugés dignes de tels monuments. Les fellahs et les artisans n'ont jamais été représentés qu'incidemment sur des fresques de tombeaux, des bas-reliefs ou des poteries vulgaires.

Les textes sapientiaux de l'Égypte font voir cependant qu'au temps des premières dynasties, le travail était honoré par l'élite autant que par le petit peuple. Voici ce que le sage Ptah-Hotep, qui se dit vizir du roi Asemi (vers 2700 avant J.-C.), et qui est le plus ancien auteur de maximes que nous connaissions, écrit à son fils : « Ne sois pas fier de ta science et ne te confie pas en ce que tu es un sage. Cherche conseil près de l'ignorant, car il n'y a pas de frontière à l'art et aucun artiste n'atteint la perfection. Une parole de prix est plus cachée que l'émeraude et cependant on la rencontre jusque chez les servantes tournant la meule (1). »

Si tel haut fonctionnaire de l'ancienne Égypte sut reconnaître qu'une humble femme pouvait donner parfois des

(1) P. HUMBERT : « Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël », *Mémoires de l'Université de Neuchâtel*, t. VII (1929), p. 129-132 : tous les textes suivants, sauf indication contraire, sont empruntés à cet ouvrage.

conseils plus précieux que ceux des sages, les classes dirigeantes des époques plus tardives firent preuve d'un mépris total à l'égard des masses laborieuses. Du moins, c'est ce qui apparaît dans les nombreux écrits qui ont été conservés de l'époque allant du <sup>xx</sup><sup>e</sup> au <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Ces recueils de maximes ne manquent pas de valeur ni d'intérêt. On y trouve des préceptes judicieux sur la modération et la prudence, sur la fidélité aux lois et aux coutumes. Cette sagesse répudie l'oisiveté et propose à l'homme paresseux l'exemple de l'abeille et de la fourmi : « Quoique petite, l'abeille produit le miel ; même la petite fourmi emporte le champ. »

Mais il y a travail et travail. Le scribe Douaouf (vers 2200) conseille à son fils l'étude inlassable des Écrits, laquelle donne l'autorité, la gloire et la puissance. Il vante jusqu'à l'in vraisemblance la dignité du fonctionnaire-lettré : « Il n'est point d'homme de métier qui n'ait son chef, à l'exception du scribe ; lui, il prime ! » En revanche, l'auteur écrase de son dédain le tailleur de pierres, le batelier, l'ouvrier de campagne, le jardinier, le tisserand, l'armurier, le cordonnier, l'oiseleur, le pêcheur et tant d'autres dont il juge les occupations malpropres et humiliantes :

Je n'ai jamais vu sculpteur chargé de mission, ni orfèvre pourvu de charge ; mais ce que j'ai vu, c'est l'artisan sur métaux à son travail : il cuit à la gueule de son four. Les doigts du fondeur sont rugueux comme des objets en peau de crocodile ; quant au graveur, la nuit il allume sa lampe et en fait plus que ne peuvent ses mains. Le maçon est exposé à tous les vents ; la maladie le guette ; ses deux bras s'usent au travail, ses provisions sont pêle-mêle avec toutes les ordures. Le barbier se rompt les bras pour remplir son ventre. Le tisserand dans les maisons y est plus mal qu'une femme : accroupi les genoux à l'estomac, il ne respire pas. Le blanchisseur, sur les quais, est le voisin des crocodiles. Le teinturier pue le frai de poisson ; ses deux yeux sont battus de fatigue ; sa main ne s'arrête pas et, comme il passe son temps à tailler des loques, il a les vêtements en horreur. J'ai vu celui qui s'est acquitté de sa corvée : vois, il n'y a rien de meilleur que les Écrits. J'ai vu tous ces gens rossés : puisses-tu mettre ton cœur aux Écrits.

On frémit quand on apprend que ce texte est emprunté à un recueil de maximes pédagogiques et morales intitulées « Instructions que le nommé Douaouf, fils de Cheti, composa pour son fils Pépi lorsqu'il le conduisit à la Résidence afin de le mettre à l'école des livres parmi les enfants des Grands ». Elle n'est pas moins décevante, la description des métiers

rédigée par un anonyme onze siècles plus tard, vers l'an 1100, et conservée dans le Papyrus Lansing :

Regarde bien de tes propres yeux : les métiers sont devant toi. Le blanchisseur monte et descend toute la journée au fleuve et ses membres sont las : tout cela afin de blanchir chaque jour les vêtements de son voisin ! Le maçon est barbouillé de boue comme un homme dont un parent est mort. Ses mains et ses pieds sont pleins de glaise ; il ressemble à un homme dans un marécage.

Le savetier est souillé de tan. Quelle odeur il répand ! Ses mains sont rouges de teinture comme celles d'un homme taché de sang. Le fleuriste fait des bouquets pour égayer les dessous de jarre. Il passe la nuit à travailler... Les équipages des maisons de commerce chargent le frêt. Ils partent pour la Syrie. Aucun d'eux ne garantit : nous reverrons l'Égypte.

L'artisan sur le chantier transporte et empile du bois. S'il ne livre qu'aujourd'hui sa tâche d'hier, malheur alors à ses membres ! Le contremaître s'avance derrière lui et lui crie : Mauvais ! Son compagnon est l'ouvrier de campagne : voilà un métier plus dur que tous les autres ! Le jour durant, il est chargé de ses outils, comme lié à sa caisse d'outils. Au soir il revient à la maison, toujours chargé de sa caisse, de sa gourde et de sa meule.

Le scribe seul fait le compte de tous leurs travaux. Fais-y, je te prie, attention !

Même l'agriculture, si honorée dans les temps anciens, ne trouvait pas grâce aux yeux des scribes : « On me dit que tu abandonnes les lettres, que tu tournes la tête vers les travaux des champs. Ne te souviens-tu pas de la condition du laboureur ? Les vers ont enlevé la moitié du grain et l'hippopotame a mangé le reste. Les rats, les sauterelles et les petits oiseaux pillent. Les courroies sont usées et l'attelage se tue à tirer la charrue. Le scribe de l'impôt arrive au port et il taxe la récolte. Il y a là les portiers avec leurs gourdins, les nègres avec leurs cannes. Ils disent : Donne les grains ! et il n'y en a pas. Alors ils frappent... (1). » Un autre scribe écrit : « Tu es au courant de ce qui concerne le métier de paysan : ne le sois donc pas ! » Un préjugé semblable atteignait les soldats et les prêtres, lorsque, étant de rang inférieur, ils devaient gagner leur vie : « le prêtre qui travaille au canal est trempé par le fleuve ; s'il fait le paysan, il doit peiner sans cesse, que ce soit l'hiver ou l'été, qu'il vente ou qu'il pleuve ». Les artistes, qui nous ont laissé de si belles œuvres ciselées, peintes ou sculptées, n'échappaient pas au discrédit qui s'attachait au travail des mains.

(1) *Papyrus Anastasi*, cité par A. MORET, *op. cit.*, p. 310.

Leur condition était modeste. Ils ne signaient pas leurs ouvrages et c'est par hasard seulement qu'on connaît le nom de quelques-uns d'entre eux, inscrits à la porte d'ateliers ensevelis. La qualité d'artiste ne leur valant que peu de faveur, ceux qui étaient scribes, c'est-à-dire instruits dans les lettres, n'omettaient pas de signaler leur titre : « scribe-peintre » ou « scribe-sculpteur ».

Il y a quelque chose de tellement outré dans ces satires de métiers que l'on peut se demander si elles sont bien le reflet de l'opinion commune. Sous le couvert de paternelles exhortations, les auteurs font de la propagande et l'on devine qu'ils en disent plus qu'il ne faudrait. Il s'agit pour eux non seulement d'exalter la condition du scribe, mais de recruter, par tous les moyens, des disciples pour leurs écoles. On a même supposé que ces satires étaient des morceaux de bravoure que les apprentis fonctionnaires devaient rédiger pour mettre en évidence leurs capacités littéraires et leur zèle professionnel. Quoi qu'il en soit, ces textes sont caractéristiques du mépris dans lequel les métiers manuels ont fini par être tenus en Égypte, au moins dans les cercles lettrés.

Cette prévention n'était pas de nature différente de celles qui avaient opposé antérieurement les peuples chasseurs aux peuples bergers, puis ces deux ensemble aux sédentaires attachés à l'agriculture et à l'artisanat. Maintenant, à l'intérieur d'une nation, ce sont les intellectuels qui se distancent de tous les manuels et qui discréditent leurs occupations. Ce préjugé n'a rien de primitif et nous avons vu qu'on ne le trouve pas dans les sociétés archaïques. Il est la tentation permanente des peuples cultivés. L'Égypte ancienne paraît avoir été la première, mais elle n'a pas été la seule, à le concevoir et à le nourrir : elle l'a transmis, pour leur perte, aux grandes civilisations méditerranéennes. Il est à l'origine de ce que nous appelons la crise du travail antique ; il dominera encore le moyen âge occidental. On est encore très loin de ce développement dans l'Égypte ancienne. Les prétentions des scribes sont nouvelles et sans grande portée encore. Plus tard, en Inde, puis en Grèce, elles deviendront telles que, non seulement elles paralyseront l'essor de la technique et de l'économie, mais elles fausseront l'équilibre de la vie sociale et entraîneront la ruine de la civilisation antique.

### CHAPITRE III

#### L'INDE

L'Inde pose à l'historien et au sociologue du travail un problème singulier. Dans *The Discovery of India*, le Pandit Nehru en a fort bien posé les termes : « L'esprit rationnel de recherche, si évident autrefois dans notre pays, et qui aurait pu conduire au développement de la science, a été remplacé par l'irrationalisme et l'idolâtrie aveugle du passé. La vie indienne est devenue un courant paresseux qui se meut lentement à travers l'accumulation des siècles défunts. Écrasée par le lourd fardeau du passé, elle tombe dans une sorte de coma. Il n'est pas surprenant que, dans ces conditions de stupeur mentale et de fatigue physique, l'Inde ait dégénéré, et qu'elle soit demeurée rigide et immobile, tandis que d'autres parties du monde allaient de l'avant (1). »

C'est en Inde qu'a commencé vraiment la crise du travail antique. D'autres civilisations anciennes, comme celles de Sumer, de l'Iran ou de la Crète, qui ont été marquées par d'importantes inventions en même temps que par un haut développement des arts, des lettres et des sciences, ont été victimes d'événements plus forts que leurs vertus : il peut suffire d'une guerre, d'une invasion ou d'une calamité naturelle pour qu'un peuple actif et entreprenant soit ruiné ou réduit à merci. On n'a rien vu de pareil en Inde. Dans ce continent isolé du monde par les mers et les montagnes, les incursions de Darius, d'Alexandre, des Romains et même des Arabes n'ont fait que passer, sans précipiter ni ralentir une décadence déjà ancienne. On ne sait, à lire Nehru, ni quand ni pourquoi la civilisation indienne a perdu son élan, sa force d'attraction et sa capacité de renouvellement. D'où viennent cet irrationalisme et cette idolâtrie du passé ? Ce que l'auteur n'ose pas dire, c'est que son pays a souffert et souffre encore d'une prévention à l'égard du travail qui a été beaucoup plus générale et profonde que celle dont nous avons relevé les

(1) Texte cité par Tibor MENDE : *L'Inde devant l'orage*, Paris 1950, p. 11.

traces en Égypte. La misère et l'effacement de l'Inde n'ont pas d'autre cause. Si la science et la technique n'ont pu s'y développer, si des centaines de millions d'êtres humains y vivent encore dans l'indigence la plus cruelle, c'est que, depuis des millénaires, une religion, inspirée par les castes dominantes, oriente toute la vie et la pensée vers un négativisme hostile à l'activité terrestre.

Il n'en a pas toujours été ainsi : en remontant assez haut dans le temps, on retrouve dans le monde indien l'attitude d'acceptation simple du travail que l'on observe aux origines de toutes les civilisations. Dans les vieux récits de la Création, le labeur humain a sa place toute naturelle : « Le soleil établit la division du jour et de la nuit pour les hommes et pour les dieux ; la nuit est pour le sommeil des êtres et le jour pour le travail. » Le but de l'activité laborieuse est nettement indiqué : « Pour la conservation de cette création, l'Être souverainement glorieux assigna (aux hommes) des occupations différentes (1). » Nous ne sommes pas loin de la conception positive que les textes bibliques donnent du travail dans le plan du Créateur : « L'Éternel plaça l'homme dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder. » Dans la *Bhagavad-Gîta*, un chapitre intitulé « Yoga de l'œuvre » condamne sans réserve l'oisiveté : « Fais donc une œuvre nécessaire ; l'œuvre vaut mieux que l'inaction ; sans agir, tu ne pourrais même pas nourrir ton corps. » Le Bienheureux Krishna se donne lui-même en exemple : « Si je ne montrais une activité infatigable, tous ces hommes qui suivent ma voie, toutes ces générations périraient ; qu'ainsi le sage agisse en restant détaché et qu'il ne fasse pas naître le partage des opinions parmi les ignorants attachés à leurs œuvres ; mais que s'y livrant avec eux, il leur fasse aimer leur travail. » Citons encore cette maxime qui, si elle ne loue pas directement le travail, n'en détourne cependant pas le sage : « Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leurs fruits ; ne fais pas l'œuvre pour le fruit qu'elle procure, mais ne cherche pas à éviter l'œuvre (2). »

On retrouve dans cette pensée un écho de l'enseignement de Lao Tseu qui disait, six cents ans avant notre ère : « Créer,

(1) *Manava-Dharma-Sastra* ou *Lois de Manou*, trad. A. Loiseleur, Paris 1909, livre 1<sup>er</sup>, str. 65, 81-87. (Nous admettons que ces textes sur la Création sont l'écho de traditions bien antérieures au temps de Manou.)

(2) La *Bhagavad-Gîta* ou *Le chant du Bienheureux*, trad. E. Burnouf, Payot, Paris, 1923, chant II, str. 47 ; III, 8, et 23-26.

**L.L.B. ANGAS.**

**Placements rationnels et spéculation raisonnée**

**G. BOUTHOU**, vice-président de l'Institut International de Sociologie.

**Traité de sociologie - Les guerres - La surpopulation dans le monde**

**Ed. BRUET**, membre du Comité du Conseil de Recherches Scientifiques de la Commission internationale caraïbe.

**Minéraux radioactifs et terres rares**

**B. FAIN**, professeur à l'Ecole nationale d'organisation économique et sociale.

**Guide moderne de comptabilité pratique**

**F. HERMANN**, Ingénieur-conseil des Mines.

**Les richesses minérales du monde**

**P. JACCARD**, professeur à l'Université de Lausanne.

**Politique de l'emploi et de l'éducation**

**I. du JONCHAY**, Ingénieur E.N.

**L'industrialisation de l'Afrique**

**J.M. KEYNES**, professeur à l'Université de Cambridge.

**Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie**

**A. LANDRY**, président de l'Union internationale pour l'étude scientifique de la population.

**Traité de démographie**

**J. MAILLET**, professeur à la Faculté de droit de Grenoble.

**Histoire générale des faits économiques**

**G. MOSCA**, ancien professeur à l'Université de Rome, et

**G. BOUTHOU**, vice-président de l'Institut International de Sociologie.

**Histoire des doctrines politiques**

**Dr H. SCHMITTHENNER**, professeur à l'Université Philippe (Marbourg).

**Les espaces vitaux et le conflit des civilisations**

**J. SCHUMPETER**, professeur à l'Université Harvard.

**Capitalisme, socialisme et démocratie**

**T.A. SINCLAIR**, professeur à la Queen's University de Belfast.

**Histoire de la pensée politique grecque**

**W.J.H. SPOTT**, professeur à l'Université de Nottingham.

**Psychologie sociale**

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

